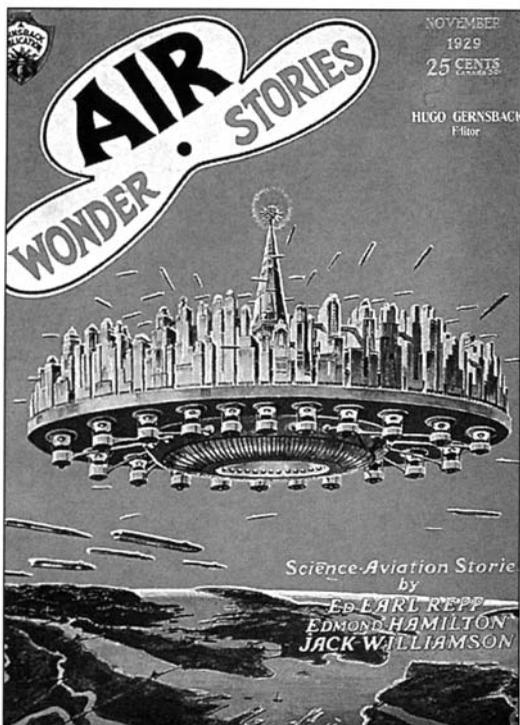


# Les utopistes technologiques

Howard P. Segal

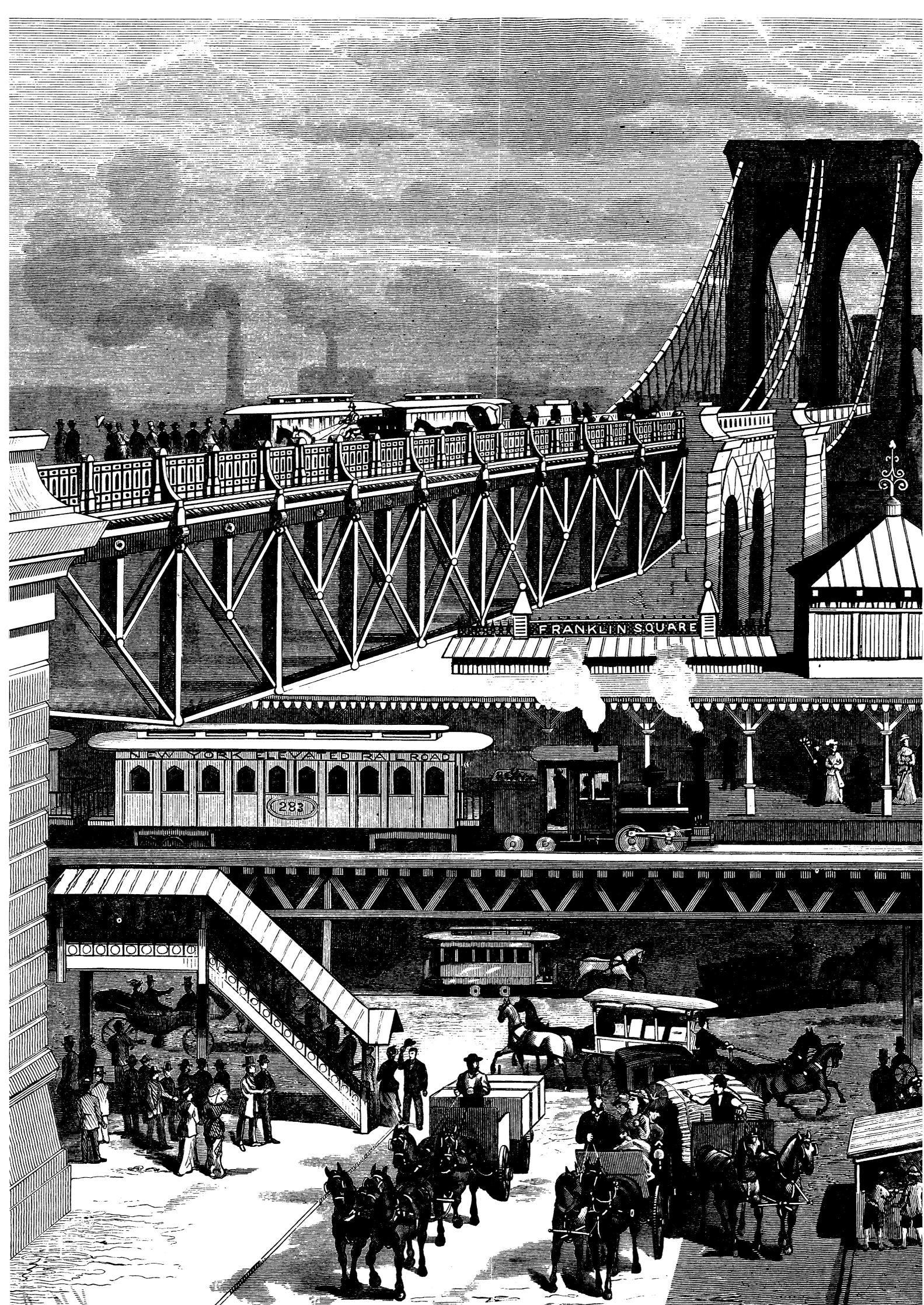
*Les transports à New York à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Extrait de Scientific American (s.d.).*

*Couverture réalisée par Frank R. Paul illustrant Cities in the Air, publiée dans Air Wonder Stories, en 1929.*



La période qui s'étend de 1880 à 1930 environ fut marquée aux États-Unis par une prolifération de mouvements de réforme sociale. Les croisades populistes et progressistes – les efforts de William Jennings Bryan, de Theodore Roosevelt et de la presse d'investigation, parmi tant d'autres – pour améliorer le sort d'Américains moins favorisés, sont bien connues. Mais il existait un autre mouvement favorable au changement, un mouvement concurrent qui, lui, est beaucoup moins célèbre : celui des utopistes technologiques. Ces partisans de l'utopie ne s'organisèrent jamais officiellement ; leurs outils étaient littéraires et touchaient un public autrement moins vaste que les discours, les tracts et les campagnes politiques des autres mouvements ; et les changements qu'ils recherchaient étaient plus globaux que les réformes politiques et économiques prônées par les populistes et les progressistes. Ils sont néanmoins, autant que leurs compatriotes plus célèbres et plus fortunés, l'expression de cette époque et de sa vision de l'avenir.

L'utopie technologique est née de la conviction que la technologie – ici, il ne s'agit pas seulement des machines et outils – pouvait, dans un avenir proche, engendrer une société « parfaite ». Société qui, d'ailleurs, ne devait pas naître uniquement de l'adoption de machines et d'outils nouveaux : dans ses institutions, ses valeurs et sa culture, elle serait toute entière modelée à l'image de ces machines et de ces outils.



De 1883 à 1933, vingt-cinq personnes publièrent des œuvres présentant les États-Unis de demain sous les traits d'une utopie technologique. Ces anticipations ne différaient que sur des points de détail et peuvent être considérées à juste titre comme une seule vision collective, assez semblable à un type idéal weberien. La première était *The Diothas ; Or, A Far Look Ahead* de John Macnie ; la dernière, *Life in a Technocracy : What It Might Be Like*, de Harold Loeb. Bien entendu, il existe des représentations de l'Amérique sous forme d'utopie technologique antérieures à celle de Macnie et postérieures à celle de Loeb – la première, à ma connaissance, est *The Paradise Within the Reach of All Men*, de John Adolphus Etzler (1833), et parmi les plus tardives, on peut citer *Utopia or Oblivion* de Buckminster Fuller (1969) –, mais ce demi-siècle marque la grande époque de l'utopie technologique aux États-Unis, au moins sous sa forme littéraire <sup>1</sup>.

À l'exception, non des moindres, d'Edward Bellamy, dont le *Looking Backward* (1888) est vite devenu un classique de la littérature américaine, la plupart des utopistes technologiques vécurent et écrivirent dans l'ombre. (Plusieurs se distinguèrent cependant dans leur vie professionnelle, qu'ils fussent hommes d'affaires ou membres d'une profession libérale : c'est le cas du charron Chauncey Thomas, de l'inventeur et industriel King Camp Gillette, de l'ingénieur de travaux publics George Morison et de l'ingénieur mécanicien Robert Thurston.) Quelques-uns entretenaient des relations personnelles et quelques autres, un peu plus nombreux, se connaissaient à travers leurs écrits, mais la plupart, semble-t-il, travaillaient isolément. L'utopie technologique ne fut jamais organisée que dans les années trente, lorsque fut lancée une courte campagne pour la technocratie.

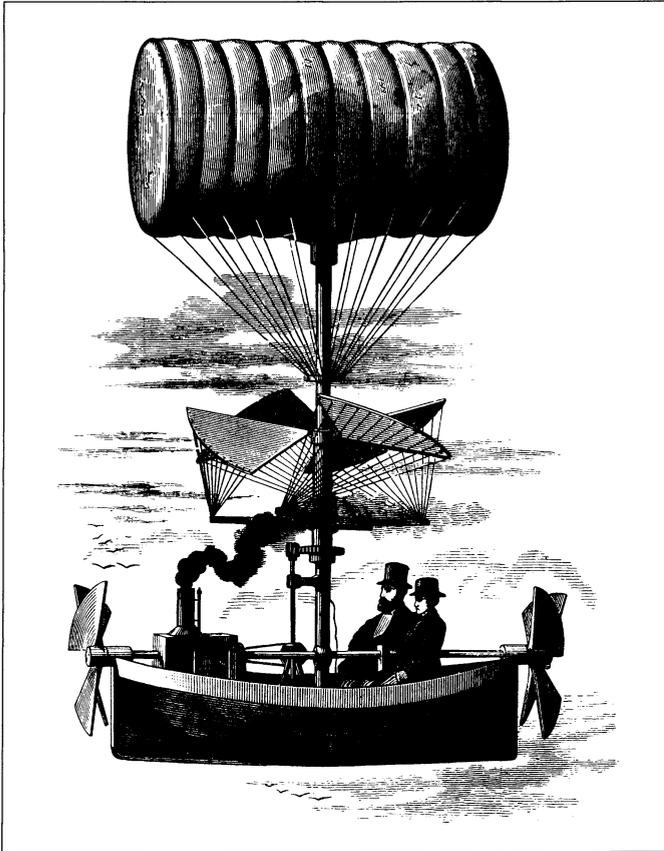
Dans la mesure où les utopistes technologiques n'appartinrent pas à un mouvement organisé et restèrent généralement obscurs, il n'a pas été facile de se renseigner sur leurs antécédents. On trouve cependant des données biographiques de base sur la plupart d'entre eux, lesquelles suggèrent qu'ils n'étaient pas, comme on aurait pu s'y attendre, des personnages marginaux, solitaires ou insatisfaits, mais, bien au contraire, des Américains prospères et bien intégrés. Sur le plan professionnel, la plupart semblent avoir connu ce qu'on peut appeler une « mobilité vers le haut », ce qu'ils devaient dans une certaine mesure à leur appartenance au secteur montant de la technologie. Qu'ils aient fait partie du courant majoritaire de la société, au lieu de se cantonner à la périphérie,

suggère que, comme je le montrerai plus loin, l'utopie technologique n'était pas un mouvement de révolte, mais l'inverse : un mouvement cherchant à modifier la vitesse avec laquelle la société américaine avançait, et non sa direction.

Qu'est-ce qui poussa cette catégorie de personnes à écrire précisément ce type d'ouvrages ? On comprend aisément qu'ils aient partagé la foi, alors générale, dans un progrès qui se réaliserait grâce à la technologie, mais on comprend moins ce qui les poussa à se changer en utopistes à part entière. Les données biographiques que j'ai pu obtenir ne fournissent guère d'éclaircissements, mais il est en revanche clair que l'on serait malvenu à les traiter de fous ou de rêveurs, comme ce fut le lot de bien des utopistes dans l'histoire. Leurs œuvres visaient à améliorer la société américaine de leur temps, non à l'ébranler. Cependant, comme relativement peu d'Américains devinrent des utopistes, de quelque variété que ce soit, les utopistes technologiques méritent une reconnaissance modeste, ne serait-ce que parce qu'ils n'étaient pas entièrement conventionnels. Les réduire à de pâles reflets de réformateurs plus conformistes serait ignorer leur importance comme utopistes <sup>2</sup>.

Cependant, même s'ils étaient des utopistes, les utopistes technologiques – à l'exception de Bellamy – ont certainement ressenti quelque déception de n'avoir pu ni toucher un vaste public, ni apporter un réel changement. On s'explique mal que Bellamy ait connu une telle renommée et une telle influence, alors que ses confrères restaient dans l'ombre. Peut-être était-ce dû simplement à la qualité de sa plume ? Ou les œuvres des autres furent-elles boudées comme de simples imitations ou répliques de *Looking Backward* ? Une troisième explication plus convaincante, qui n'exclut d'ailleurs pas les deux autres, est qu'en mettant l'accent sur le caractère communautaire et collectif de la future société, autant que sur le progrès technologique, *Looking Backward* offre une version de l'avenir plus équilibrée et plus séduisante que l'approche strictement matérialiste qui l'emporte chez presque tous les autres. Quoi qu'il en soit, les œuvres postérieures à celle de Bellamy – de même, d'ailleurs, que la suite qu'il donna lui-même de *Looking Backward*, *Equality* (1897), plus pur exemple d'ingénierie sociale – n'éveillèrent jamais le même enthousiasme.

Si la grande majorité de ces vingt-cinq visionnaires, ainsi que leurs œuvres, demeurèrent inconnus, les valeurs qu'ils exprimaient étaient loin d'être obscures et eurent même une large influence. Plus clairement,



Vaisseau aérien, gravure anonyme du XIX<sup>e</sup> siècle (s.d.)



Mr Bellamy, 1961, huile sur toile de Roy Liechtenstein. Coll. Vernon Nickel.

plus méthodiquement et plus intensément que tout autre mouvement de réforme, les utopistes technologiques épousèrent des positions qu'un nombre croissant, voire une majorité, d'Américains furent en ce demi-siècle tentés ou désireux d'adopter : la foi dans le caractère inévitable du progrès et la conviction que ce progrès était précisément le progrès technologique. Des générations antérieures d'Américains – et d'Européens – avaient bien sûr exprimé les mêmes convictions et modifié leur comportement en conséquence. La technologie, en théorie du moins, fut invariablement consacrée comme le principal moyen de faire passer le rêve d'une Amérique utopique du domaine de l'« impossible » à celui du « possible », puis du « probable ». On peut, effectivement, discerner une tradition américaine d'anticipations diverses – depuis les communautés expérimentales jusqu'aux œuvres écrites et aux expositions universelles –, qui s'appuie sur une image de la technologie comme panacée de l'humanité. Mais aucun courant visionnaire n'avait jusqu'alors aussi ardemment ni aussi pleinement embrassé ces convictions que ne le fit cette famille particulière d'utopistes.

En outre, en réponse aux craintes profondes que leur inspiraient, ainsi qu'à leur compatriotes, les difficultés du présent, les utopistes technologiques poussèrent jusqu'au bout la logique de leurs convictions : ils assimilèrent la technologie en marche à l'utopie elle-même. D'autres Américains, y compris des sommités de la technologie telles que Thomas Edison et Henry Ford, assimilèrent sans doute progrès technologique et progrès social, mais ils ne virent pas dans l'utopie l'ultime aboutissement de leurs recherches et de leurs espérances, comme le firent les utopistes technologiques. L'importance historique de ces derniers réside de ce fait dans la forme et le contenu de leurs anticipations, dans leur confiance dans la justesse de ces visions, et dans le rapport qu'elles entretenaient avec le contexte culturel particulier – ainsi qu'avec les crises – de la période située, en gros, entre 1880 et 1930.

Les anticipations des utopistes technologiques s'exprimèrent dans des articles, des allocutions, des tracts, des nouvelles et des romans. Plusieurs d'entre eux composèrent plus d'un livre et certains versèrent à la fois dans le roman et l'essai. Il n'existe cependant pas de distinction qualitative entre les œuvres de fiction et les autres. Toutes représentent un type d'utopie similaire, et il est particulièrement révélateur que ceux qui eurent recours aux deux genres ne

modifièrent pas l'essence de leur vision en passant d'un genre à un autre. Comme Kenneth Roemer l'a constaté dans une bonne part des 154 œuvres utopiques et contre-utopiques de la période 1888-1900 sur lesquelles ont porté ses recherches, « la forme romanesque n'était qu'un glaçage recouvrant les projets qu'ils traçaient sur le papier comme autant d'anticipations parfaitement réalisables ». Quoique la place et la quantité des détails attribués à chaque dimension de la future société utopique diffèrent d'une œuvre à l'autre, chacune de ces dernières traite dans une certaine mesure de la fondation d'une utopie, de son cadre, naturel ou forgé par l'homme, de ses merveilles technologiques, de ses institutions et de ses valeurs, ainsi que des mœurs et relations sociales de ses habitants. C'est ce que met en évidence la description composite des utopies technologiques que nous donnons maintenant.

Les utopistes technologiques américains étaient certains de percevoir avec la plus grande acuité les directions dans lesquelles se dirigeaient leur pays, et ils s'efforçaient de formuler de justes prédictions de l'avenir, au lieu de se perdre en vaines visions d'un monde qui se réaliserait peut-être un jour quelque part. De plus, le monde qu'ils entrevoyaient ne représentait pas de coupure qualitative avec le monde existant : la plupart des progrès technologiques annoncés étaient dès 1883 à l'état de projet, quand ils n'étaient pas réalisés. Dans la mesure où les utopistes technologiques se contentaient d'extrapoler l'avenir à partir du présent, au lieu de les séparer nettement l'un de l'autre, on peut les qualifier d'utopistes conservateurs.

Les utopistes n'étaient pas oublieux des problèmes que le progrès technologique pouvait créer, tels que le chômage ou l'ennui. Mais ils croyaient qu'il portait en lui la solution de ces problèmes et d'autres maux chroniques comme la pénurie, la faim, la maladie et la guerre. Selon eux, la technologie était aussi la clé de problèmes psychologiques de plus en plus préoccupants, tels que les agressions, le surpeuplement, la violence et les désordres sociaux. À leurs yeux, la croissance et le développement de la technologie signifiaient donc l'avènement de l'utopie, laquelle utopie signifiait une société dirigée par (et, en un certain sens, pour) la technologie. La technologie leur semblait un instrument de progrès bien plus fiable et plus efficace que toutes les panacées proposées par les autres utopistes, qu'il s'agisse de réforme fiscale, de socialisme, de religion, de communitarisme ou de révolution.



*L'ingénieur Bob Courter a fait une démonstration du réacteur individuel, construit par Bell en 1961, en s'élevant à 25 mètres le long du Washington Monument haut de 166,5 mètres. (1965).*

Les utopistes technologiques étaient même prêts à préciser l'époque et le lieu où se réaliserait l'utopie : en général, dans les cent années à venir et dans la limite des frontières des États-Unis. Ils étaient en revanche plus évasifs sur les moyens par lesquels l'utopie technologique devait entrer dans les faits. La quasi-totalité des utopies technologiques apparaissent comme l'étape finale d'un vague processus évolutionniste rarement jalonné d'événements précis : « Il nous fallut bien des années de conflits et de troubles », raconte un personnage dans une œuvre caractéristique, « pour parvenir à notre état actuel d'évolution sociale. » Il est clair, néanmoins, que l'âge utopique se trouve au-delà de l'histoire : il n'y aura plus de changement, car la perfection aura été atteinte. Comme le déclare un citoyen de l'utopie technologique : « L'éternité est là. Nous vivons en son sein. » Un autre prédit : « Le Ciel régnera sur la Terre. »

Tout en s'appuyant sur la technologie moderne, l'utopie technologique ne devait pas se présenter comme un amas de cheminées noires de suie, de machines au fracas incessant et de rues grouillantes de monde. La saleté, le bruit et l'anarchie qui accompagnaient invariablement l'industrialisation dans le monde présent céderaient la place à un avenir de propreté, d'efficacité, de tranquillité et d'harmonie parfaites. Comme le feu, la technologie serait domestiquée. C'est du moins ce dont se targue un habitant de l'utopie :

« Nos équipements sanitaires et nos lieux d'aisance sont les meilleurs et faciles d'accès ; nos routes sont bien asphaltées ; la fumée, les scories et les cendres sont inconnues, puisque nous employons aujourd'hui l'électricité pour tous les usages qui requéraient autrefois l'édification de foyers ; nos meubles et nos immeubles, construits en aluminium laqué et en verre, sont nettoyés à l'aide de machines automatiques réalisées avec soin. Les germes mêmes des matières souillées sont détruits par le plus puissant des désinfectants, l'eau électri­fiée, dont nous aspergeons nos murs et qui pénètre dans toutes les fissures et crevasses. »

La maîtrise de la technologie devait s'accompagner de celle de la nature. Le vent, l'eau et autres ressources naturelles seraient domestiqués et exploités – essentiellement sous forme d'électricité, énergie propre, silencieuse et puissante. En maîtrisant la nature, l'homme accomplissait son destin, s'élevant quasiment jusqu'à la toute-puissance. Comme l'annonçait Chauncey Thomas : « Nous offrons à la Nature et à ses forces immenses une occasion de travailler pour

nous ! » Quant au roman de D.L. Stump, *From World to World*, il est dédié à « cette proposition que la Terre a été faite pour qu'on y vive et que tous ses éléments ont été créés pour entretenir la vie, et pour cela seulement ! ».

Cette perspective de double domestication de la technologie et de la nature permettrait de résoudre la tension apparemment inéluctable entre les ordres industriel et agricole, ou entre la machine et le jardin, tension dont Leo Marx affirmait qu'elle résidait au cœur de l'expérience américaine. On y parviendrait non par un abandon du jardin, mais par sa modernisation, par son transfert des terres vierges vers la ville, celle-ci ayant rompu avec son inéluctable désorganisation pour entrer dans une ère d'ordre et de salubrité. Le nouveau jardin industrialisé ne prendrait pas la forme du « *middle landscape* » ou « paysage intermédiaire » prôné par Leo Marx (idéal jeffersonien d'une république agricole, mais versée dans la technologie)<sup>3</sup>. Il ressemblerait davantage à un chapelet de ce qu'on a fini par nommer « mégalo­poles » – massifs agglomérés de secteurs urbains et suburbains – qui couvrirait la quasi-totalité de l'utopie. La description suivante est à ce titre représentative : « Toutes les villes ont adopté la forme d'un cercle d'un rayon de 150 km, avec une circonférence approximative de 950 km [...] On compte en tout une vingtaine de villes [...]. En fait, grâce à la toute-puissance de l'électricité, l'homme est aujourd'hui capable de convertir un continent entier en un jardin tropical, à sa guise. » En dépit de leur taille, les mégalo­poles utopiques devaient permettre à des millions de gens de vivre, de s'instruire, de travailler et de se détendre dans un état de contentement parfait, à jamais débarrassés de la crasse, du bruit, du désordre, du besoin et de l'insécurité.

Ce qui frapperait immédiatement, dans chacune de ces mégalo­poles, ce seraient les immeubles, que l'on compterait par centaines. De matériaux, de formes et de dimensions variables, ils s'organiseraient pourtant selon un schéma précis, les structures les plus élevées et les plus élancées se rassemblant au centre, et les plus basses à la périphérie. Des trottoirs et des artères larges, des places et des parcs confortables borderaient chaque immeuble, même au cœur, plus compact, des villes. On éviterait ainsi la froideur et l'atmosphère de canyon de bien des cités de gratte-ciel actuelles. « Aussi loin que se portait mon regard, » raconte un visiteur de l'utopie, « des palais de marbres colossaux, massifs, décorés avec art, construits chacun dans un style différent. » « Pouvez-vous imaginer l'infinie beauté

d'une conception comme celle-ci », s'exclame un autre, « une ville avec ses trente-six mille immeubles chacun dans un style entièrement distinct et parfait, [...] chaque bâtiment et chaque boulevard étant entouré et bordé d'une splendeur toujours changeante de fleurs et de feuillages ? » L'antagonisme entre la circulation des véhicules et celle des piétons serait surmonté grâce à une savante répartition des routes, des voies piétonnes, des ponts et des tunnels.

Par leur style, quoique de dimension ou d'échelle différentes, les zones suburbaines ressembleraient aux sections proprement urbaines, auxquelles elles seraient étroitement intégrées. Selon le récit d'un voyageur en terre d'utopie : « Nous étions descendus du train dans ce qui ressemblait à un petit village. Pourtant on ne décelait nulle part ce manque général de fini et de netteté qui, de nos jours, caractérise habituellement la campagne [...]. Les édifices visibles, quoique moins élevés que ceux de la ville, étaient de construction aussi robuste, et de matériaux similaires. » Ce qu'il resterait de fermes serait aussi dûment organisé et relié aux régions urbaines. L'agriculture, comme le confirme un utopiste, « fait partie intégrante de la machine productrice, et la machine productrice doit former un tout ». D'ailleurs, « l'agriculture, tout comme l'industrie, si on la réduit à ses plus simples termes, relève des mathématiques appliquées et du génie ».

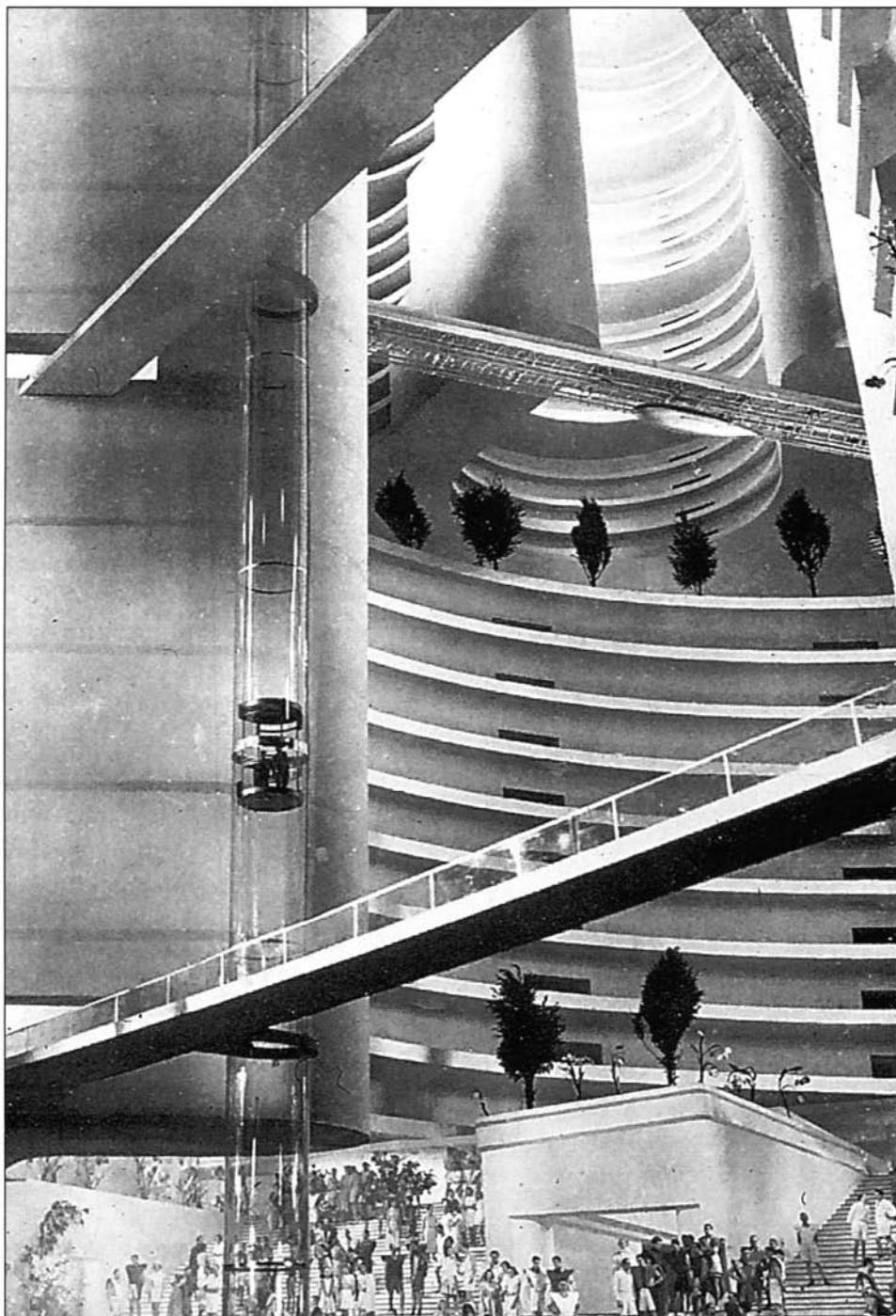
Pour assurer la liaison entre les différents secteurs de l'utopie technologique, on disposerait de réseaux de transports et de communications superbement efficaces, fonctionnant presque exclusivement à l'électricité. Ces réseaux permettraient aux habitants, dispersés sur de grandes distances, de vivre et de travailler où bon leur semblerait. Comme le remarque l'un d'entre eux, « nous avons pratiquement supprimé les distances ». Automobiles, trains, métros, bateaux, avions – et même des trottoirs roulants – serviraient de moyens de transport. Quant aux moyens de communication, ils comprendraient des tubes pneumatiques, des téléphones, des télégraphes, des radios et des journaux composés mécaniquement. Les appareils mentionnés dans les romans utopiques présentent généralement une certaine similitude avec ceux qui, lorsqu'ils existaient, étaient en usage à l'époque ; mais leur ressemblance est encore plus frappante avec ceux dont nous nous servons aujourd'hui.

Les maisons et les bureaux des utopies sont envahis par les dernières trouvailles technologiques. Toute une série d'appareils électriques, lave-linge et

sèche-linge, lave-vaisselle, réfrigérateurs, cuisinières, aspirateurs, vide-ordures et climatiseurs, phonographes, rasoirs et tondeuses équipent chaque foyer. (Là encore, si certains de ces appareils étaient inconnus à l'époque, ils font aujourd'hui partie de la vie courante.) Un réseau de tubes pneumatiques souterrains reliés à des centres de distribution fournit à chaque habitation tous les produits nécessaires, de l'alimentation au mobilier. « C'est, » dit un citoyen, « comme un moulin gigantesque, dans la trémie duquel des trains et des bateaux entiers de marchandises sont déversés en permanence pour ressortir à l'autre bout par kilos et grammes, mètres et centimètres, litres et décilitres, pour répondre aux besoins infiniment complexes d'un demi-million de personnes. » Toutes ces inventions permettent de se libérer presque entièrement des « corvées du ménage » et d'obtenir « tout ce que les têtes pensantes de la collectivité auront estimé nécessaire au confort, à l'économie, à la commodité et à la tranquillité d'esprit de ses membres ».

Curieusement, les moyens technologiques destinés à améliorer les conditions de travail sont décrits de façon beaucoup plus succincte – peut-être parce que les lecteurs étaient sensés mieux les connaître, même si pour la plupart ils n'étaient pas des ouvriers de l'industrie. La citation suivante est à ce titre caractéristique : « Point ne m'est besoin d'expliquer à mes lecteurs ce que sont les grandes fabriques d'aujourd'hui : des salles hautes et bien aérées, aux murs magnifiquement décorés de carrelages et de métal, qui sont meublées comme des châteaux et pourvues de toutes les commodités, la machinerie tournant presque sans bruit, et tout ce qui dans le travail pourrait présenter quelque danger est réduit au minimum grâce à d'ingénieux procédés. » La machinerie automatisée n'en réduirait pas moins le temps de travail, tout en le rendant plus agréable.

Le climat de l'utopie serait agréable et presque uniforme – autre conquête de la technologie. Les régions souffrant d'un excès de chaleur seraient refroidies, et les régions trop froides réchauffées ; les climats humides seraient asséchés et les climats secs humidifiés. Comment ? Grâce à des machines et à des outils sur lesquels nos auteurs ne s'étendent guère, mais qui, doués d'une puissance extraordinaire, autorisent nos utopistes à draguer, à dévier et même à créer des fleuves et des lacs, à irriguer les déserts, à réchauffer les sols, à aplanir les montagnes, à défricher les forêts et à ériger d'immenses coupoles destinées à capter et à conserver la lumière du soleil. « Nous avons une maîtrise totale



*Décor réalisé sous la direction artistique de Vincent Korda pour le film  
Things to Come. (Mise en scène William Cameron Menzies, 1936).*

de la météorologie, » déclare un utopiste.

L'esprit de la technologie modèlerait les valeurs, autant que les dimensions physiques de l'utopie. Non seulement ses habitants prisent les vertus de la technologie, mais ils s'efforcent d'être aussi efficaces que les outils et les machines. « La machine humaine, » se vante l'un, « la plus belle de toutes, a été [...] parfaitement comprise et développée pour sa plus grande efficacité, ce qui n'avait encore jamais été fait. » Un autre regarde ses collègues de travail et les contremaîtres de l'usine comme les heureux « rouages de la machine, obéissant à la volonté d'un esprit communautaire comme les doigts s'activent et se mettent à écrire sous la dictée du cerveau » ; il aspire à ce qu'il y ait « des millions d'individus organisés et passant comme les pièces d'un merveilleux mécanisme d'une zone de production à une autre ». Même leur temps de loisir, les utopistes le consacrent non au repos et à la détente, mais à diverses formes d'enrichissement personnel, tant culturelles et physiques que professionnelles.

C'est en imitant les outils et les machines qu'il a inventés que l'homme trouve son accomplissement dans l'utopie. « Nous enseignons que le labeur est nécessaire et honorable, tandis que l'oisiveté est un vol et un déshonneur, » proclame un notable dans le roman de Henry Olerich, *Cityless and Countryless World*. Un protagoniste du *Crystal Button* de Thomas déclare quant à lui : « Nous estimons le temps comme le premier des bienfaits – il est notre vie – et nous comptons chaque jour comme une occasion supplémentaire, chargée de tâches que nous prenons plaisir à accomplir. » À travers leurs personnages aussi, ces même auteurs assimilent le travail à un jeu : « Le travail volontaire, dans des domaines adaptés à la capacité de l'ouvrier, est en soi une des plus hautes formes de plaisir. » « Le travail [...] se change peu à peu en un jeu. » En somme, comme le constate sans ambages un troisième auteur, « nous sommes dans l'ère du travail ».

La course à l'efficacité – conçue en gros comme la lutte contre l'inefficacité ou le gaspillage autant que comme une économie de temps et d'énergie – modèlerait l'industrie, l'administration et l'éducation. Les disciplines techniques, en particulier les sciences et la formation professionnelle, constitueraient l'essentiel des programmes scolaires. Les propos suivants, tirés de Gillette, sont représentatifs : « Dans la Société du Peuple, chaque enfant aura un droit à l'éducation comme quasiment aucun n'en a aujourd'hui [...]. La

Société tiendra à ce que ses enfants apprennent la gestion de ses affaires ; le miracle de la production scientifique ; le conte de fées de la farine ; le roman du caoutchouc ; les merveilles de la laine et de la soie. L'enfant recevra son éducation au sein même du processus productif. » La situation est la même à *Roadtown*, une utopie de 1910 : « À la place des grandes écoles [...], il y aura une université industrielle. [...] Enfoncer de la littérature dans la tête d'un mécanicien-né est un gaspillage à la fois économique et mental. À Roadtown, la grande question ne portera pas sur ce qu'il sait, mais sur ce qu'il est capable de faire. » Les matières « non techniques » ne seront pas ignorées, mais elles ne seront intégrées que dans la mesure où elles contribuent au savoir technique : « L'acquisition du savoir livresque, sans qu'il soit aucunement négligé, nous le considérons comme la branche mineure de l'éducation. » « L'objectif de notre système éducatif actuel est de préparer l'individu à occuper une place dans le dispositif industriel. » « Le savoir est devenu de l'énergie. »

À l'issue de leur scolarité, les habitants de l'utopie s'engagent invariablement dans l'« armée industrielle », dont le nom annonce bien la couleur : ordre, discipline, organisation et donc efficacité. Comme l'explique de façon caractéristique un utopiste, « le monde entier se met en rang, et l'immense armée du monde s'avance comme un seul homme, si ce n'est sous les ordres d'un seul chef [...]. [Les] capitaines d'industrie [commandent...] des armées puissantes couvrant tous les domaines de production d'un pays entier, et même de plusieurs pays ». L'ensemble des citoyens accomplit ce service civil pendant 20 à 40 ans, selon leurs besoins et ceux de la société. Leur éducation les prépare amplement pour cela. Tous, qu'ils soient manuels ou intellectuels, en ont les compétences techniques. « La quasi totalité des fonctions [...] est industrielle. » Ceux qui possèdent la plus grande compétence technique sont à la tête de l'armée industrielle. Le mérite seul détermine le rang : « Le principe à partir duquel notre armée industrielle est organisée est que les capacités naturelles d'un homme, mentales et physiques, déterminent quelle fonction il peut occuper pour le plus grand bien de la nation et pour sa plus grande satisfaction personnelle. » Comme le plus grand mérite revient à ceux qui possèdent le plus grand savoir technique, les dirigeants de l'armée industrielle peuvent être également perçus comme les équivalents technologiques des philosophes-rois de Platon.

Grâce à leur efficacité, les citoyens de l'utopie

recueillent certes une estime générale et personnelle, mais ils récoltent peu de satisfactions tangibles. Des impôts élevés interdisent l'accumulation des grosses fortunes, et la disponibilité de tous les biens et services à un prix modéré étouffe toute tendance à l'accumulation. Un capitaliste pourrait penser que l'absence totale de récompense matérielle de l'efficacité prive le travail et le service de tout encouragement. Mais les utopistes (qui, bien dans la façon des réformateurs américains, n'étaient pas socialistes) n'envisageaient pas ce genre de risque – ce qui met bien en relief l'attrait qu'exerçait sur eux la notion d'efficacité pour l'efficacité.

En utopie, l'efficacité régit l'Administration aussi totalement qu'elle gouverne l'éducation et l'industrie. Les mêmes experts techniques qui dirigeraient l'armée industrielle seraient également à la tête du gouvernement, car c'est la compétence, et non la popularité, qui sied à un gouvernement utopique. « Dans une technocratie, » explique un utopiste, « l'Administration s'occupe de facteurs matériels qui peuvent être mesurés. On peut donc amplement se passer de consultations populaires. Il est stupide de trancher un problème en s'appuyant sur le vote ou l'opinion quand on peut se servir d'un instrument de mesure. » Bon nombre d'utopies se passent même carrément de politiciens. Dans celles où ils existent encore, ils ne sont là que pour la forme.

Dans la mesure où des techniciens, et non des politiciens, auraient en charge le gouvernement de l'utopie, celui-ci serait par nature plus technique que politique. Une fois fixées et définies les lois et les institutions fondamentales de la société, il n'y aurait plus aucune tâche juridique, politique ou idéologique à remplir, et on n'aurait donc plus besoin d'hommes de loi, de politiciens ou d'« idéologues ». Seules les questions techniques – c'est-à-dire les questions d'efficacité – continueraient de se poser, et des techniciens suffiraient donc à les résoudre. Aux dires d'un utopiste, « le monde doit tout [...] à l'inventeur, au mécanicien, à l'homme de science ».

La culture et la religion même n'échapperaient pas à l'emprise tentaculaire de la technologie et de l'efficacité. L'État soutiendrait la culture, mais la culture en retour conforterait l'État et ses valeurs. « Autrefois », s'extasiait un membre de l'intelligentsia technologique, Robert H. Thurston, « les arts étaient rois ; à l'avenir, nous verrons la science mener et diriger toute l'évolution artistique. » Certains auteurs allaient même plus loin, annonçant un monde dans

lequel la culture non seulement sanctionnerait l'efficacité, mais s'assimilerait à l'efficacité elle-même ; dans lequel le « summum de la beauté » serait atteint par ce qui est le plus « compatible avec l'utilité. » La culture, sous forme de conférences, de concerts et de programmes radiophoniques, nourrirait non pas une élite, mais la population tout entière, cette aspiration générale témoignant encore un peu plus de l'élan utopique vers l'efficacité. La religion elle aussi œuvrerait en faveur de l'efficacité, en apportant son soutien à la valeur qui la sous-tend, l'esprit de coopération. En fait, en utopie, la religion se réduirait, à peu de choses près, à un culte démythologisé de la fraternité et de l'amour du prochain. Plus d'églises, de rites, de credo, de prêtres et d'intérêt pour des thèmes transcendants comme celui de l'au-delà. Les nouveaux dieux seraient la science et la technologie, leur caractère divin reposant essentiellement sur leur efficacité. Comme l'affirme laconiquement un auteur : « La science véritable est la vraie religion. » Un autre qualifie les découvertes scientifiques de formes modernes de « révélation et [de] prophétie », tandis qu'un troisième déclare tout net que les ingénieurs sont les « nouveaux prêtres » de la société nouvelle.

En utopie, l'efficacité n'est pas la seule vertu empruntée à la machine. L'autodiscipline joue un rôle tout aussi important. Le contrôle que l'homme utopique exerce sur lui-même est à l'image de la maîtrise technologique de son environnement. À propos des habitants de son utopie, John Macnie écrit : « S'il m'était demandé de citer le trait omniprésent dans les mœurs de ces gens, je dirais : l'autodiscipline. À mesure que l'homme est devenu maître de la nature, il a bien fallu qu'il devienne aussi maître de lui-même. »

Cette autodiscipline se manifeste sous des formes variées. Les citoyens de l'utopie se conforment les uns aux autres dans leur façon de s'habiller, la longueur de leurs cheveux, le choix de leur nourriture, et dans l'abstention du tabac et de la boisson. Bien plus, les relations familiales sont uniformes : le père dirige la maisonnée, la mère et les enfants lui sont soumis. Seuls les citoyens jugés sains de corps, d'esprit et de mœurs peuvent se marier et avoir des enfants, de crainte que les autres – une infime minorité, à coup sûr – n'engendrent des indésirables. Le nombre d'enfants autorisé est strictement limité et le divorce interdit, sauf dans des cas d'incompatibilité extrême. Les manifestations d'émotion sont rares, et les relations personnelles sont ordinairement formelles et distantes – en d'autres termes, disciplinées.

La mort n'est pas davantage prétexte aux épanchements. Le deuil est bref et discret, les défunts sont proprement et efficacement incinérés. La mort est acceptée comme un phénomène naturel, le souci premier étant l'amélioration de la vie en ce monde. Dans le roman de Solomon Schindler, *Young West*, un enseignant explique à ses jeunes élèves : « Pourquoi, après tout, devrions-nous nous tourmenter l'esprit à propos d'un passé qui se trouve si loin derrière nous. Nous n'avons à nous soucier ni du passé ni de l'avenir, mais du présent. C'est là que se trouvent le monde et ses merveilles, là que se trouve la vie qui nous a été donnée pour en profiter, et le travail qui nous permettra de la rendre agréable pour nous et pour les autres. »

Telle est, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, l'image composite de l'Amérique présentée par l'utopie technologique. Les écrits qui la dépeignent constituent une source exceptionnelle d'information et de connaissance sur l'époque où ils furent composés<sup>4</sup>. Et, dans la mesure où ils représentent des prédictions portant précisément sur l'époque où nous vivons actuellement, ils méritent un regain d'intérêt, ne serait-ce que pour mesurer la distance entre prophétie et réalité.

Pour certains critiques modernes, progrès technologique et progrès social sont par nature antithétiques. À leurs yeux, le progrès technologique, autrefois universellement salué comme la panacée guérissant tous les maux de l'humanité, a non seulement échoué à les résoudre, mais est devenu lui-même un problème grave.

Il est clair que ni cette position ni son inverse – qui assimile technologie en marche et utopie – ne sont entièrement satisfaisantes. Notre attitude varie souvent en fonction du domaine technique considéré, selon qu'il s'agit, par exemple, d'appareils ménagers ou d'armement. Soulignons cependant que des siècles de rêves utopiques se sont pour la plupart – ironie du sort – transformés en cauchemars « contre-utopiques ».

C'est au début des années trente, au plus fort de la crise économique, que cette ironie devient pour la première fois douloureusement évidente à un grand nombre d'Américains. Les dernières merveilles technologiques de l'industrie et de l'agriculture souffraient de n'être pas, ou d'être peu, utilisées, et le chômage technologique devenait une source croissante de préoccupations. Le sentiment, important dans la population, que le « Grand Ingénieur », comme on appelait le président Hoover, avait indiscutablement

échoué à prévenir ou à stopper la crise économique sans précédent qui s'abattait sur les États-Unis rendait les Américains encore un peu plus hostiles à des solutions purement technologiques aux problèmes économiques, sociaux, culturels et politiques. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que la dernière des œuvres utopico-technologiques considérées ici, *Life in a Technocracy*, de Harold Loeb (1933), reconnaisse clairement que l'utopie ne se réalisera pas uniquement grâce au progrès technologique et qu'aucun projet de société ne sera pleinement satisfaisant tant qu'il négligera les facteurs d'ordre non technologique, tels que les arts et les loisirs.

Les années trente furent également témoins d'un dernier et formidable sursaut de la foi dans le progrès technologique. La croisade pour la Technocratie de Howard Scott fut la première expression organisée de l'utopisme technologique. Comme les utopistes technologiques, les « Technocrates » s'appuyaient sur la certitude que la technologie pouvait conduire à une société bien meilleure, sinon idéale. Pour les uns comme pour les autres, l'utopisme avait glissé du « possible » au « probable ». À la différence des utopistes technologiques, cependant, les Technocrates étaient certains qu'on fabriquerait cette société meilleure dans un avenir proche – dans les trente ou quarante ans à venir, et non un siècle plus tard –, et que ce serait le fait de groupes de citoyens organisés, non d'écrivains isolés.

Aux expositions universelles des années trente, l'utopie fit un pas de plus vers le domaine du probable. Ce qui distingua les foires américaines de cette décennie, c'est l'accent sans précédent qu'on y mit sur la possibilité pour l'homme de modeler l'avenir. Le « monde de demain », grand thème de la Foire internationale de New York de 1939-1940, projetait même une utopie technologique qui devait se réaliser aux États-Unis dans un futur tout proche, dès 1960, pour être exact. Le délai s'était donc passablement raccourci : plusieurs décennies de moins que les cent ans (au minimum) des écrits utopiques de naguère. Les principaux architectes du « monde de demain » – les pionniers du design industriel Walter Dorwin Teague, Henry Dreyfuss, Raymond Loewy et Norman Bel Geddes – s'estimaient capables de « créer » l'utopie. De même que les écrits des utopistes technologiques avaient autrefois réuni sur le papier diverses inventions et idées contemporaines pour la plupart encore en gestation, les expositions des années trente rassemblèrent les découvertes de leur temps.

Quoique les organisateurs de ces expositions, les Technocrates et les romanciers utopistes aient eu des programmes différents et aient entretenu des visions quelque peu divergentes de l'avenir, tous croyaient que la technologie était capable de parfaire la société. Cette croyance – une tendance négligée de la culture américaine – offre un modèle de société idéale qui peut nous servir à mesurer l'écart entre passé et présent et, partant, entre présent et avenir. En se penchant sur l'origine de cet écart, on peut mieux apprécier la difficulté de formuler des prédictions sérieuses.

Ces dernières années, des prévisions superficielles et lourdement technocratiques, comme celles de Herman Kahn, ont dû partager la vedette (si ce n'est les contrats) avec des visions plus mûries, plus humaines, de « futurs alternatifs », formulées par Hazel Henderson et par d'autres. Des extrapolations simplistes comme celles de Kahn se sont presque invariablement révélées inexactes. Pour des raisons similaires, le domaine de l'évaluation technologique a dû céder la place, ces dernières années, aux perspectives plus complexes qu'offrent l'évaluation de l'impact sur l'environnement et l'évaluation technologique rétrospective. La persistance des extrapolations simples reflète la recherche désespérée, mais compréhensible, de réponses faciles à des questions qui ne le sont pas. C'est ce qui explique l'extraordinaire popularité des prophéties incohérentes, banales et ahistoriques d'un Alvin Toffler.

Compte tenu des dimensions insaisissables et multiples de la vie, l'avenir de toute société, à l'exception de la plus statique, ne pourra jamais se réduire à un modèle, qu'il provienne d'une œuvre littéraire, d'une exposition ou d'un programme informatique. Néanmoins, les efforts des utopistes technologiques et de tous ceux qui se sont penchés sur le miroir de l'avenir ne sont pas totalement négligeables. Véhicules de critique sociale, ils reflètent la perception des problèmes de leur temps et des solutions possibles à ces problèmes. S'ils n'ont guère de chance de transformer directement la société, ils peuvent pourtant frapper l'imagination et modifier le point de vue de ceux qui tiennent les rênes du changement.

Notes

1. Je n'ai dénombré, avant 1883, que trois utopistes technologiques américains : Etzler, Thomas Ewbank et Marie Griffith.

2. Rappeler que toute utopie représente la projection des espoirs du visionnaire, ou de ses craintes, ou des deux, est un truisme. Il faut néanmoins éviter de réduire la vision individuelle ou collective des utopistes technologiques à leurs personnalités individuelles ou collectives, en faussant ou ignorant du même coup son contenu et sa relation au « monde réel » dans lequel ils vécurent et écrivirent – et qu'ils espéraient parfaire. Que leurs existences aient été heureuses ou malheureuses, ou un mélange des deux, leurs œuvres doivent finalement se tenir à part, comme des objets autonomes en soi.

3. Leo Marx, *The Machine in the Garden : Technology and the Pastoral Ideal in America*, Oxford University Press, New York, 1964.

4. Depuis trop longtemps, hélas, ceux qui s'intéressent à cette époque s'appuient exclusivement sur *Looking Backward* pour connaître – et nous faire connaître – dans son ensemble la culture américaine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Par leur nature même, les œuvres utopiques s'éloignent de la société existante et souvent même la déforment, d'autant plus que leur principal objet est de la changer. Par suite, ces œuvres n'éclairent nullement la totalité d'une culture du monde réel, quelle qu'elle soit. En revanche, elles dégagent des valeurs, des tendances et des problèmes particuliers de la culture dont elles se sont nourries. Ce corpus doit donc être utilisé avec précaution, comme un moyen de recherche historique globale, et non comme le résultat fini de cette recherche. Si *Looking Backward* nous instruit beaucoup sur la période à laquelle il a été écrit, comme d'autres œuvres utopiques évoquées ici, il est loin de nous apprendre tout ce qu'il nous faudrait savoir sur l'Amérique de son temps, pas plus d'ailleurs que les autres ouvrages de la même veine.